



LAZARRE

Timeo
Dupeyron-Lavaux

LAZARE

Première partie

-612355

-123568

-098472

-408574

-896397

Ces numéros qui défilaient à pertes de vue, c'était mes journées. Je m'appelle Jonas et mon travail consiste à surveiller les arrivages de toutes les colonies extra-terriennes au spatioport central du Nord de l'Europe (SCNE). Vous vous demandez sûrement pourquoi ne pas confier une telle tâche à quelque intelligence artificielle ou autres programmes informatiques ? La réponse est plutôt simple : on ne peut me hacker, moi. Au fur et à mesure que l'IA a progressé, la cybercriminalité s'est développée également, à tel point qu'aujourd'hui, il est plus sûr d'embaucher un humain faillible comme moi plutôt que d'user de n'importe quel outil informatique. Ce n'est pas pour autant que mon métier est déprécié, bien au contraire, il nécessite d'être alerte en continuité pour déceler la moindre fêlure dans le système. En parlant de fêlure, une anomalie attira mon attention : le numéro « 067891 » avait déjà été utilisé. Ces matricules sont normalement uniques. Pourtant, ces derniers temps, ce genre d'erreur arrivait plutôt fréquemment... Trop

fréquemment. J'en avais déjà fait le rapport à ma hiérarchie, qui avait mis l'anomalie sur le compte d'une « déficience humaine mineure probablement liée à la fatigue ou au stress ». Cela était faux, une « déficience mineure » n'existe pas au sein de cet organisme. Ils avaient déjà « suspendu indéfiniment en raison d'inaptitude au travail » bon nombre de mes collègues pour bien moins que cela. On nous demandait la précision d'une machine, l'erreur nous était tacitement proscrite. J'en fis donc de nouveau rapport à ma hiérarchie. Etant donné que j'avais déjà eu recours à cette procédure de nombreuses fois durant le mois, on m'infligea une « procédure de rapport d'incident exceptionnelle ». Cela consistait principalement en une démarche des plus longues et pénibles, agrémentée de quelques avertissements anxiogènes sur la gravité de mes accusations. Il me paraissait clair que l'on essayait de me dissuader de continuer à creuser. Cela n'avait aucune importance : moi, vivant, on ne me prendrait jamais en tort dans mon travail, c'était mon rôle dans la société et je ne me permettrais jamais de la trahir.

L'on m'a fait attendre des mois, de très longs mois. Je pense qu'ils essayent de me faire oublier... Sans succès. Cela eu l'effet inverse, elle me rongait de l'intérieur cette affaire, impossible de l'oublier. Je n'avais pas une vie sociale très active et cela me convenait très bien. C'était probablement pour ces raisons que j'avais réussi à décrocher mon emploi. A vrai dire, je n'avais qu'une seule véritable amie, Héloïse et je décidais de lui en parler. On ne peut pas vraiment dire que l'on était fait pour s'entendre mais jamais il ne nous viendrait jamais

à l'idée de se trahir et cela en dépit des circonstances. Notre rencontre s'était faite de manière assez incongrue, c'est le moins que je puisse dire. Il y a de cela quelques années maintenant, elle avait «été missionnée pour pirater mon service ». Il faut dire que vous ne trouverez pas mieux qu'elle dans ce domaine. Par mesure de sécurité, mon secteur fonctionnait grâce à un réseau interne coupé de tout lien avec l'extérieur. Elle avait donc eu l'obligation de s'infiltrer dans nos locaux censés être déserts. Malheureusement pour elle, j'y étais resté en attendant une livraison de la plus haute importance qui devait arriver tard dans la soirée. Le caractère confidentiel de son contenu avait eu pour conséquence son absence de référencement. Son « employeur » cherchait seulement à nous dérober quelques ressources précieuses qui n'avaient aucun lien avec le colis que nous attendions le soir même. Pour autant, si elle avait été repérée dans le secteur à cet instant précis, elle n'en serait probablement jamais ressortie. Par chance, ce fut moi qui la découvris et je me rendis vite compte que je n'avais pas affaire à quelque terroriste mais plutôt à une voleuse malchanceuse. Je décidai donc de l'enfermer à l'abri des regards : ce n'était pas dans mon éthique que de mentir à ma direction mais le meurtre l'était encore moins, surtout étant donné le peu de risques qu'elle représentait pour l'opération. Ainsi, je lui ai sauvé la vie... Et elle me le rendit bien. Dépassé par le borbier dans lequel je m'étais empêtré, j'eus la fâcheuse idée de la renvoyer à son commanditaire avec menaces, une décision qui, après réflexion, me paraît bien stupide maintenant. Je n'eus pas à attendre longtemps pour en faire les frais, son adorable commanditaire eut envie de re-décorer son

logis avec ma tête en tant que trophée de chasse. Heureusement, le meurtre ne faisait pas non plus partie de l'éthique d'Héloïse qui décida de me rendre la politesse. Ses talents dans l'art du piratage et du vol lui avaient valu un bon nombre d'amis, ou tout du moins alliés, dans le milieu criminel, suffisamment pour dissuader son mécène du crime de s'essayer à la taxidermie avec ma pauvre tête. Ainsi, malgré nos caractères pour le moins différents, nous avons été amenés à nous rapprocher : voyez-vous, se sauver la vie mutuellement, crée des liens assez uniques.

Je lui donnai donc rendez-vous dans un bar, plutôt un de ceux qu'elle fréquentait elle car je savais qu'ici les codes voulaient que l'on n'écoute point ce que j'avais à lui dire. Je commençais à me méfier. Il était possible que j'eus touché à des affaires dont je n'étais pas censé connaître l'existence. Après un long périple dans les rues des quartiers populaires, j'entrai aux alentours de 19 h dans le bar, qui se rapprochait finalement plus d'un restaurant que ce qu'elle m'avait indiqué. Je ne connaissais pas l'endroit. Le quartier n'était pas mal famé mais plutôt une sorte de joyeux bazar aux couleurs chatoyantes où se mêlaient les cultures pour lui donner une identité unique. Les odeurs de stands de nourritures orientales se mélangeaient aux couleurs chaudes des lampions asiatiques eux-mêmes accrochés à de vieux bâtiments anciennement très huppés. Le restaurant était, à ma grande surprise, un lieu assez élégant. Il se situait au-dessus de sortes de halles et offrait via de grandes baies vitrées une vue imprenable sur le labyrinthe coloré en

contre-bas. L'ambiance y était chaleureuse et l'on m'accompagna jusqu'à une table dans un coin tranquille. Héloïse m'attendait déjà.

- C'est ici que se retrouvent les mafieux pour faire affaire. Je connais ton goût pour le luxe et nous y seront à l'abri d'oreilles indiscrètes. Tu avais l'air inquiet... me dit-elle à voix basse.

Je lui contai donc la succession d'anomalies qui avait éveillé chez moi de lourds soupçons concernant ma hiérarchie. Nous avons convenu tous les deux que je ne recevrais probablement pas de réelle réponse à mes sollicitations et que j'avais probablement attiré l'attention des éventuels conspirateurs, ce qui n'était évidemment pas une bonne chose. Ce que le gouvernement cachait n'était jamais très bon. C'est autour d'un repas qui, je dois l'avouer, fut tout bonnement excellent, que nous avons mis en place un plan d'action. En premier lieu, je tenais à attendre une réponse à ma procédure : j'aurais eu recours à tous les moyens d'action légaux que j'avais à ma disposition. Héloïse désapprouva pensant que c'était une perte de temps trop importante et que nous ne savions pas s'il nous était compté. Dans un deuxième temps, il nous faudrait pirater la base de données interne de mon service pour recenser toutes les anomalies. Enfin, il nous fallait la liste des changements de postes de ces derniers mois afin d'identifier s'il y avait une concordance avec les anomalies. Après le repas, nous décidâmes de rentrer chacun dans nos appartements. J'étais toujours aussi préoccupé par cette affaire mais au moins j'allais pouvoir agir.

Une fois chez moi, impossible de trouver le sommeil, j'allumai alors la télévision, avachi sur mon grand sofa en cuir bien rembourré, ce qui me

provoqua une immense satisfaction je dois dire. C'était les nouvelles, mauvaises comme toujours. Le grand conflit panafricain s'embourbait, le gouvernement songeait à envoyer des troupes armées afin d'aider leurs alliés. Je n'y prêtai guère attention, cela faisait bien longtemps que l'on ne pouvait plus vraiment savoir ce qui se passait réellement sur les autres continents. Je demandai à HAL, mon «High-tech Assistant of Life » de changer de chaîne, Il me proposa un reportage sur la colonisation de Jupiter et de ses Lunes, c'était moins déprimant, je m'endormis devant.

Quelques semaines plus tard, je reçus enfin ma réponse : d'après eux, c'était une « déficience humaine mineure probablement liée à la fatigue ou au stress »... Quelle surprise. Au moins j'en avais le cœur net. Il était temps de mettre notre plan en action. Je n'attendis pas plus longtemps pour contacter Héloïse et convenir de comment nous allions nous y prendre pour avoir accès au centre de données. Le soir même, je restai plus longtemps à mon poste pour remplacer un collègue en arrêt : je ne pouvais pas vraiment faire croire à un besoin soudain d'heures supplémentaires. Je mis alors cette action sur le compte de mon extrême magnanimité. Avec quelqu'un déjà à l'intérieur, qui plus est de nuit, il devient bien plus facile de pénétrer le bâtiment. Je déverrouillai donc la porte à Héloïse. Je savais qu'elle saurait trafiquer les caméras de surveillance par la suite, pour le moment le gardien en charge de celles-ci avait dû trouver son café assommant. Même si j'étais tout à fait conscient du danger, je ne pouvais réprimer le sentiment intense d'excitation qui semblait se répandre à chaque battement de mon cœur comme de

multiples vagues d'énergies qui poussaient de toute leur force les parois intérieures de mon corps. Je la rejoignis alors dans le hangar principal.

- Occupons-nous d'abord des caméras ! me dit-elle d'un ton calme et assuré.

Contrairement à moi, elle avait l'habitude de telles opérations. Je la guidai alors jusqu'à la salle de contrôle centrale où elle me donna mes instructions :

- Cela va prendre du temps, je dois remplacer les vidéos de cette nuit grâce à des images d'archives sans que cela ne se remarque, c'est un travail de fourmi. Pendant ce temps, je vais te donner une clef que tu vas insérer dans l'ordinateur central. Ton but va être de t'avancer le plus possible dans les recherches d'info. Tiens !

- Une dernière chose : essaie de garder ton calme, on dirait qu'on t'a mis sur ressort !

Elle entra en gloussant bienveillamment. Je regagnai d'un pas vif la salle de contrôle. Par chance, le complexe était désert. C'était assez étrange d'ailleurs... Mon excitation commençait à retomber pour laisser place à une appréhension latente. Quand j'arrivai devant la porte, elle n'était même pas verrouillée. Là je compris qu'il se passait quelque chose d'anormal. Mais c'était trop tard, je ne pouvais plus me permettre de reculer. Je sentais l'anxiété monter en moi, j'étais alerte et mon rythme cardiaque augmentait au fur et à mesure que je m'avançais dans la pièce. Il me semblait apercevoir à chaque recoin un garde surgir de la pénombre pour m'emporter dans je ne sais quel bunker dissimulé d'où je ne ressortirai jamais. J'insérai la clef dans l'ordinateur. Je dus m'y reprendre

plusieurs fois, le stress m'empêchant de rester stable. J'avais les mains si moites qu'elles adhéraient aux touches de l'écran tactile. Grâce au programme d'Héloïse, je n'eus pas vraiment de difficulté avec l'ordinateur. La recherche d'informations se fit automatiquement. Mes doutes étaient bien fondés mais ce n'était pas un soulagement. Je ne pus qu'être stupéfait par l'ampleur de ce que je venais de découvrir. Là où je pensais trouver quelques marchandises passés illégalement dans l'intérieur du territoire, je fus ébahi de l'ampleur du détournement. Ce n'était pas quelques caissons mais des centaines de container d'hydrogène liquide acheminés depuis Jupiter de manière irrégulière depuis des dizaines de mois, pour éloigner tout soupçon. Je me demandais qu'elle en était la finalité, Ce qui était sûr c'est que cela devait toucher de très hautes sphères pour que soit dissimulées de telles quantités. Je continuai mes recherches afin d'identifier, si ce n'était le responsable, au moins l'agent infiltré au sein du service. Je fus interrompu brusquement dans mes recherches par de lourds bruits de pas. Une personne entra dans la pièce, je compris que je n'aurai pas à chercher bien loin. Je n'eus pas le temps de me retourner, j'entendis un éclat sonore assourdissant et le monde se mit à tourner autour de moi. Au moment où je sentis ma tête toucher le clavier, il ne resta plus que du noir.

Deuxième partie

C'était un tir précis et sans bavure, je m'améliorais à chaque fois. Cela faisait un certain temps que je guettais le moment opportun pour éliminer cet employé qui était devenu vraiment problématique. Je savais qu'il n'était pas seul, des gardes m'avaient informé de la présence d'une jeune femme avec lui : la chasse était ouverte. Via les bruissements de mon talkie-walkie, je cru comprendre qu'elle se situait proche de la salle de surveillance, elle avait dû me voir me débarrasser de son compagnon. Si elle avait une chance de s'en sortir c'était par le hangar où elle trouverait des véhicules pour s'échapper. J'entrepris donc de m'y rendre dans les plus brefs délais, avec succès. Lorsque j'aperçus l'immense portail du hangar elle avait déjà piraté une sorte de moto high-tech et fonçait à pleine vitesse vers la sortie. Il était peine perdue d'essayer de la suivre. Elle semblait moins idiote que son ex-ami, pour autant il me suffit d'un court appel à un de mes contacts locaux pour savoir exactement où elle se situait : une jeune fille dans un véhicule de fonction qui traverse la ville à toutes trombes ne passe pas vraiment inaperçu. On m'indiqua un bâtiment très bien gardé dans un quartier plutôt à éviter, je ne m'attaquais pas à une débutante. Pour éviter d'être repéré, j'entrepris de m'y rendre seul mais bien équipé. J'avais des fonds illimités pour ma mission, il fut aisé de corrompre le vigile. Dès que je fus à l'intérieur je me sentis pris à

la gorge par la sorte de brouillard ambiant, mélange de drogue, d'alcool, de sueur et de multiples autres senteurs que je ne parvins pas à identifier. Il régnait une cacophonie tout bonnement insupportable : les bavardages incessants faisaient corps avec la musique dissonante. Elle avait bien choisi sa planque, il n'allait pas être facile de la retrouver. J'avalai un comprimé que m'avait donné la section labo, son effet fût immédiat. Mes cinq sens étaient tant optimisés que j'eus l'impression de ne jamais avoir su réellement les utiliser auparavant. Je fus soudainement capable de distinguer la moindre conversation du brouhaha infernal environnant. En quelques minutes je repairai ma proie. Elle s'était repliée dans l'arrière salle. Lorsque j'étais sur le point de l'atteindre, je pressentis une menace et l'on me tracta vers l'arrière. J'étais bien entraîné, il me fallut à peine quelques secondes pour me retourner, enfoncer soigneusement un poignard, préalablement dissimulé dans un fourreau le long de ma cuisse droite, au sein de sa veine jugulaire interne, et finalement assoir mon assaillant dans un coin de la pièce. Lorsque j'eus retiré la lame, l'homme en question n'eut pas le temps de ne serait-ce que de crier avant de s'étouffer dans son propre sang. Personne ne semblait remarquer la sinistre scène, ce n'était pas si étonnant étant donné le lieu. On ne découvrirait le corps probablement que le lendemain et il serait alors facile de faire passer cela pour un règlement de compte. En attendant la fille du hangar s'était volatilisée. Il fallait faire de même avant de recevoir des amis de mon macchabée qui eux finiraient par remarquer son absence. De toute façon, il était préférable pour nous deux que cette fille ne reparaisse jamais dans les environs. Je regagnai ma

maison après cette journée bien remplie d'action et m'offris un repos bien mérité. Demain d'autres désagréables besognes m'attendraient, pour l'heure j'accueillis la nuit avec reconnaissance.

Après la routine habituelle, je rejoignis les quartiers de direction : comme tous les jours je saluai le garde, scannai ma carte d'identification et attendis que le nom Wilhelm V. apparaisse sur l'écran accompagné d'une petite mélodie me signifiant que je pouvais entrer dans le complexe, je m'installai à mon bureau et allumai l'immense panneau de contrôle me permettant de superviser toute l'opération depuis ce lieu même. Cette opération j'en connaissais chaque moindre détail absolument par cœur, on ne pouvait en attendre moins d'un agent de ma qualité. Tout d'abord de l'hydrogène gazeux, dit hydrogène blanc, faisant référence à sa méthode d'extraction, était prélevé et filtré de la thermosphère de Jupiter via la station orbitale Ploutos. Cet hydrogène était ensuite refroidit à $-252,9^{\circ}\text{C}$, dite « température d'inversion » pour permettre sa liquéfaction. Cette température est atteinte à l'aide d'hélium liquide lui aussi extrait de Jupiter et refroidit grâce à un cryostat. Une fois l'hydrogène froid obtenu, il est liquéfié grâce à un procédé industriel dit « procédé Linde » se reposant principalement sur l'effet « Joule Thompson » soit une modification de la pression dans un milieu hermétique, ici un vase de Dewar. Ce vase est une sorte de thermostat, c'est-à-dire qu'un milieu vide est laissé entre les parois intérieure et extérieure afin d'empêcher la conduction et la convection thermique. C'est donc un procédé dit adiabatique : sans transfert de chaleur. Une fois

liquéfié l'hydrogène est stocké dans des bouteilles d'estancium, matériel principalement utilisé pour son étonnante herméticité. Lesdites bouteilles sont ensuite transférées à intervalles non réguliers, dans un but de dissimulation, jusqu'à ce spatioport afin d'alimenter l'arsenal de grande ampleur d'armement écologique « Lazare ». Le principe même d'arme de destruction massive écoresponsable était à mourir de rire, pourtant c'est ce qui allait me permettre de prendre la tête de mon service. De toute façon, il était préférable que cette arme reste sous mon contrôle et je n'avais pas vraiment pu refuser d'en avoir la charge. Il avait été convenu qu'elle reste dissuasive pour faire accepter le projet, mais je savais pertinemment que quelqu'un finirait par l'utiliser. Malgré tous, j'essayais d'oublier mes craintes car je ne pouvais arrêter cet inéluctable engrenage que j'étais pourtant censé contrôler... Afin, pas sans en payer le prix. Je continuais donc de m'assurer que tout se déroule sans accro, chaque jour « Lazare » tendait un peu plus vers une réalité.

C'était une jolie matinée ensoleillée lorsque j'appris que le projet avait atteint son terme. La météo m'avait toujours paru avoir un sens de l'ironie aiguisé. Je fus félicité, promu et l'on célébra ma personne jusqu'au bout de la nuit. Pourtant je ne m'étais que rarement senti aussi mal, j'avais l'impression que l'on me montrait toute la beauté du monde pour que je réalise les conséquences qu'allaient avoir mes « bombes bio ». Ainsi, chaque éloge que je recevais me faisait l'effet de visions horribles. Je ne perçus qu'une fois l'arme prête à l'emploi, que j'étais et resterais pour l'éternité le responsable de ce qui découlait

inévitablement de l'existence du projet Lazare. Le pire fut les jours qui suivirent car je me vis lentement mais inexorablement accepter ce que j'avais fait. J'avais beau lutter de toutes mes forces contre moi-même, je finis par me réveiller un beau matin comme si Lazare n'était plus qu'un détail de ma vie et alors c'était trop tard. Nul n'avait le pouvoir et la volonté de s'assurer que cette abomination ne soit jamais utilisée. Alors les mois passèrent et le monde et moi continuèrent de vivre paisiblement, en attendant la fatalité.

Ce qui devait arriver arriva et on finit par me demander d'organiser la « suppression définitive d'un élément allant contre l'intérêt de la nation et du plus grand nombre afin du bon déroulement du projet Lazare ». En effet, pour l'utilisation d'une telle arme, ils avaient besoin de l'accord du conseil de guerre. Si même le-dis conseil, pourtant guère démocratique, n'approuvait pas son utilisation, cela en disait long sur l'éthique de cette action. Enfin j'avais depuis longtemps renoncé à m'opposer au pouvoir et je n'ai eu besoin qu'à peine d'une après-midi pour desseller les failles les plus infimes du "représentant du peuple" dont on m'avait demandé l'exécution. Sa mort ne fut même pas nécessaire, deux enfants, un couple qui bat de l'aile et des problèmes d'alcoolisme avaient eu raison de ses convictions politiques et morales. J'étais resté d'une redoutable efficacité. Alors on me remercia une énième fois sans que cela n'eût plus aucun sens, toute mon ambition ne m'avait amené à n'être qu'un outil. J'avais troqué ce qui me restait de morale pour pouvoir me sentir en sécurité et lorsque je m'en étais rendu

compte cela avait eu pour effet de me vider de toute volonté, je savais au fond de moi n'avoir été qu'un pion dans le jeu d'un « moi » plus haut placé. Parfois j'avais des sursauts de vigueur et envisageais de prendre ma revanche sur ce système qui m'avait brisé, mais alors mes propres failles me revenaient à l'esprit et je savais que d'autres plus jeunes prendraient un malin plaisir à agir exactement comme je l'avais fait pour prendre le pouvoir. Alors la terreur et les angoisses s'emparaient à nouveau de moi et je restais, résigné, à ma place, qui de ce fait n'avait plus aucun sens. Maintenant toute l'horreur du monde ne provoquait plus en moi qu'un faible état constant de lassitude. J'étais une pierre : j'avais l'empathie d'une pierre, la volonté d'une pierre, l'invulnérabilité d'une pierre.

Alors j'appris dans les nouvelles qu'une catastrophe de grande ampleur inexplicable avait mis fin aux guerres panafricaines. Dans la nuit un déluge de flamme s'était abattu sur chaque homme, femme, et enfant se situant dans la moitié inférieure du continent africain. Un enfer innommable avait réduit des milliards d'êtres au néant mais les journalistes se félicitaient de l'absence de retombées radioactives, ce qui permettrait de reconstruire la biodiversité locale à partir de zéro. Là-bas il ne restait que des cendres et moi j'étais impassible. Pourtant je savais, je savais au plus profond de mon être que c'était moi qui avais tué chacun d'entre eux. Je me remémorai l'instant où j'avais, en abattant la seule personne capable d'arrêter cette catastrophe, choisi ce destin. Ce fut comme une illumination, je pris conscience de mes actes, de mes choix,

de ce qu'ils avaient engendré. Je pris conscience du pouvoir que cela m'octroyait. Alors je fis face au désastre et je me promis une chose :

« Plus jamais ! ».

Plus jamais je laisserai quelqu'un utiliser cette faiblesse qu'est la compassion contre moi. Finalement, ce projet portait bien son nom...

Je me sentais renaître.

Annexe

Extrait de l'évangile selon st Jean : L'histoire de Lazare

À son arrivée, Jésus trouva Lazare au tombeau depuis quatre jours déjà. [...] Lorsque Marthe apprit l'arrivée de Jésus, elle partit à sa rencontre, tandis que Marie restait assise à la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je le sais, tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. »

Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. »

Marthe reprit : « Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. »

Jésus lui dit : « Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? »

[...] Marie, dès qu'elle l'entendit, se leva rapidement et alla rejoindre Jésus.

Il n'était pas encore entré dans le village, mais il se trouvait toujours à l'endroit où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient à la maison avec Marie et la reconfortaient, la voyant se lever et sortir si vite, la suivirent ; ils pensaient qu'elle allait au tombeau pour y pleurer. Marie arriva à l'endroit où se trouvait Jésus.

Dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quand il vit qu'elle pleurait, et que les Juifs venus avec elle pleuraient aussi, Jésus, en son esprit, fut saisi d'émotion, il fut bouleversé, et il demanda : « Où l'avez-vous déposé ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, viens, et vois. »

Alors Jésus se mit à pleurer. Les Juifs disaient : « Voyez comme il l'aimait ! »

Mais certains d'entre eux dirent : « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir ? »

Jésus, repris par l'émotion, arriva au tombeau. C'était une grotte fermée par une pierre. Jésus dit : « Enlevez la pierre. » Marthe, la sœur du défunt, lui dit : « Seigneur, il sent déjà ; c'est le quatrième jour qu'il est là. »

Alors Jésus dit à Marthe : « Ne te l'ai-je pas dit ? Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu. »

On enleva donc la pierre. Alors Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je le savais bien, moi, que tu m'exauces toujours ; mais je le dis à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé. »

Après cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! »

Et le mort sortit, les pieds et les mains liés par des bandelettes, le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le, et laissez-le aller. »

Jonas a un métier plutôt simple en apparence, surveiller les arrivées et départs de livraison des marchandises en provenance du Système Solaire. Pourtant, ce métier nécessite une mémoire hors du commun, et il est très bon à ce jeu-là... Trop bon. Alors qu'il détecte des anomalies impliquant que des colis fantômes sont petit à petit en train d'être acheminés vers l'Europe il va être plongé dans une sinistre enquête l'amenant à découvrir ce qu'il n'aurait jamais dû ne serait-ce que soupçonner.

Kepler-452b

Les premières lueurs de l'aube caressent le sols lointains de Kepler-452b, baignant notre colonie dans une douce lumière. Je pose mon regard fatigué sur les vastes étendues de notre nouvelle demeure, me remémorant le voyage qui nous avait menés jusqu'ici. Cinq ans s'étaient écoulés depuis notre arrivée sur cette "Super-Terre", cinq ans de défis et de découvertes.

Je me présente, Gennan, un nom forgé dans les annales de la science terrestre. À l'âge de 82 ans, mes pas ont marqué cette planète lointaine, tissant les premiers fils de la vie sur ces terres vierges. C'est moi, avec mes compagnons, qui avons façonné un nouvel écosystème sur cette exoplanète éloignée. Au moment où j'écris, tous mes camarades et amis de cette aventure, ont malheureusement été atteints de scorbut.

La suite de mon récit a pour but d'expliquer aux futurs arrivants, alors que je serai mort, comment survivre sur cette planète. En effet, ne sachant pas si ces arrivants seront des scientifiques ou simplement des humains qui ont quitté la Terre pour habiter ici, je me dois d'être le plus clair et précis possible dans les explications de mes inventions.

Je m'assois devant mon terminal de recherche, laissant mes doigts arpenter les touches usées par des années d'expérimentations. Mes pensées s'envolent vers notre plus grand défi : l'énergie. En l'an 2199, Kepler-452b, surnommée « Super-Terre », est une exoplanète prometteuse, semblable à la Terre et potentiellement habitable. J'y ai posé les pieds il y a 5 ans, faisant partie des pionniers qui rêvent d'y établir une colonie durable. Mais la vie sur cette exoplanète similaire à la Terre n'est pas sans défis. L'atmosphère, pauvre en oxygène, impose le port de combinaisons atmosphériques pour chaque sortie. Et notre quête d'énergie propre se heurte à l'épuisement des combustibles fossiles et aux limites de l'énergie nucléaire. C'est là que le dihydrogène entre en scène.

Le dihydrogène, ou H_2 , est la molécule d'hydrogène la plus simple, composée de deux atomes d'hydrogène. C'est l'élément le plus abondant de l'univers et recèle un potentiel énergétique colossal. En le faisant réagir avec de l'oxygène, on produit de l'eau et de l'énergie, sans aucune émission nocive. Une source d'énergie propre, parfaite pour notre colonie.

Cependant, la production de dihydrogène sur Terre reste complexe et coûteuse. Séparer les molécules d'hydrogène de l'eau, l'électrolyse, demande une grande quantité d'énergie. Sur Kepler-452b, avec nos ressources limitées, l'enjeu semblait insurmontable. C'est ici que mon expertise en électrochimie entre en jeu. Des années de recherche acharnées

m'ont permis de mettre au point un système d'électrolyse révolutionnaire, optimisé pour les conditions uniques de Kepler-452b. Mes doigts effleurent les schémas complexes de notre électrolyseur, le cœur battant de notre production d'hydrogène.

L'électrolyseur utilise une membrane jouant le rôle d'électrolyte, c'est-à-dire perméable aux protons mais bloquant les électrons. De chaque côté de la membrane, des électrodes plongent dans une solution aqueuse, elles-même encadrées par une plaque bipolaire de chaque côté.

A l'anode, l'eau est oxydée par un champ électrique, libérant des atomes d'oxygène, des protons et des électrons. Les atomes d'oxygène se recombinent sous forme de gaz, produisant du dioxygène (O₂). Ce gaz est libéré dans l'atmosphère pour compenser son manque de O₂. Pour la conservation et la réutilisation de la production de O₂, il y a deux grandes bouteilles de O₂ pour sa conservation qui rejettent à intervalle régulier le minimum d'oxygène nécessaire à la vie de tous.

A la cathode, les électrons du courant électrique affluent, attirant les protons, passés par la membrane, qui se réduisent en molécules de dihydrogène (H₂).

Équation de décomposition par électrolyse : $2 \text{H}_2\text{O}(\text{l}) \rightarrow 2 \text{H}_2(\text{g}) + \text{O}_2(\text{g})$

Les cellules photovoltaïques de nos vaisseaux spatiaux qui en sont entièrement recouvert ont été démonté afin de capter l'énergie solaire abondante de Kepler-452b.

Cette énergie alimente l'électrolyseur, permettant la séparation des molécules d'hydrogène de l'eau de manière très efficace, sans recours à des combustibles fossiles ou à l'énergie nucléaire.

Puis vint le tour de la biotechnologie, une nouvelle frontière à explorer. Je souhaitais également explorer le potentiel de la biotechnologie pour optimiser davantage la production de dihydrogène. C'est ainsi que je me suis tourné vers « Escherichia coli », une bactérie commune aux propriétés étonnantes. En effet, E. coli possède naturellement une enzyme appelée « hydrogénase » capable de catalyser la production de dihydrogène à partir de l'eau et de composés organiques à base d'hydrogène.

Des gènes codant pour des hydrogénases sont insérés dans le génome d'Escherichia coli. par transfert de plasmides. Elle consiste en une transmission d'ADN plasmidique ou d'ADN chromosomique d'une bactérie donneuse (porteuse de plasmide) à une bactérie receveuse et, potentiellement, en son intégration dans le génome de celle-ci. Le transfert se fait par un contact de cellule à cellule, via les pili sexuels. Ces gènes peuvent provenir de diverses sources, y compris d'autres organismes capables de produire de l'hydrogène. Une fois les gènes introduits, ils sont exprimés par la machinerie cellulaire d'Escherichia coli, c'est-à-dire,

transcription de l'ADN, maturation du pré-ARNmessenger puis traduction de l'ARNmessenger par les ribosomes, produisant les enzymes nécessaires à la production de dihydrogène. Les enzymes, telles que les hydrogenases, catalysent la réaction chimique de production de dihydrogène à partir de substrats appropriés, tels que l'eau ou des composés organiques contenant de l'hydrogène. Le dihydrogène produit est ensuite collecté, généralement par des bulles de gaz dans un milieu liquide.

Cette synergie entre électrolyseur et bioproduction a propulsé notre système à un niveau d'efficacité sans précédent. La production d'hydrogène a explosé, dépassant largement nos besoins énergétiques. L'utilisation de déchets organiques a non seulement réduit notre impact environnemental mais a également créé une source d'énergie inattendue en transformant cette biomasse en énergie.

Les premiers rayons du soleil embrasent l'horizon, illuminant notre colonie d'une lueur d'espoir. Dans cette aube, je contemple avec fierté les fruits de notre travail : une colonie prospère, alimentée par la fusion harmonieuse de la science et de la nature. Et dans le cœur de cette réussite, je trouve un sentiment de paix, sachant que notre avenir est assuré.

À présent que ce magnifique héritage, indispensable à la survie de l'humanité et à la science, est rédigé, le cœur léger et fier du devoir accompli, je peux me tourner vers le dernier mystère de l'humanité : explorer le cosmos, dans une dimension sans limite, auprès de Thanatos.

Ludovic VILLEMEJANE
Mathis KENFACK

Classe de 104 - Lycée Pierre de Fermat (Toulouse).
Professeures : Magali HUG et Nilane SCHILD

Shub-Zothot de R'thotep

Simulacre - Prémices

L'automate hydraté

Extrait du *Recueil de la mémoire du temps* de Caelia Niatati, tireuse de cartes des Mages
de la nihilité.

Le poème qui suit est un des psaumes des Norniens du destin légués au Temple en l'an XX de la révolution daté quant à lui de l'an I de la révolution. Le texte explique d'une certaine façon la naissance des Eidolons, leurs rôles. Le poème reste cependant assez obscur.

Des filaments du firmament
Se formèrent en un long courant
Les corps de **Moebius**, le grand
Ruban de l'univers, du déroulement
De sa trame **infinie** naquit le suivant.

Quand de l'éternité il fallut tirer
Une **destinée**
Par besoin ou par volonté,
Zeit broda le chemin de l'humanité,
Alors apparurent les autres entités.

Des fils défaits de la tapisserie,
Pour les êtres encore endormis
Par **Moreau**, l'**évolution** la vie naquit.

De ces corolles de consciences,
Le **mystère**, non en sentences
Mais en nombre, **XLII**, se manifesta.

Le Chapelier répondant à ce brouhaha
Évoqua, par folie
La **fantaisie**.

Le **désordre** alors surgit,
Et pour le contrer un nouveau s'incarna :
eYe nous en prémunit, ainsi.

De ce chaos d'idées enfin ordonné,
Un autre fut créé, celle ou celui
Dont la **beauté** permit de l'appeler **Milady**.

L'esprit structuré, le corps affûté,
Tels furent les enseignements d'**Adam**,
Celui qui apprit aux hommes l'**ingéniosité**.

Par le savoir s'éveilla la **violence**,
Portée par un pantin scarifié,
Nibelung dont le sang en flot dégorgeait.

Pour éviter les conflits, la guerre
Un sentier fut créé, porté par un souhait :
La **pérégrination**, gardée par **Hamelin**.

Et quand tout fut généré, quand tout fut
Inventé, un sentiment s'empara du
Monde, la **nihilité** dans un profond **Vortex**.

Mais de ce surplus d'entités, ces idées,
Un flou en est né,
Dès lors par l'**ambiguïté**,
Un que personne n'aurait pu expliquer,
Hyde, l'inexplicable s'est matérialisé.

Et au-dessus de la tapisserie de la réalité,
Un sinistre fluide, de l'encre occulté,
A **fini** la tapisserie,
De la laque sur le monde, par **Ink** étalée.

Psaume des Norniens, ou L'origine des êtres

Chapitre I

L'adjuvante à la roue radiante

Le soleil frappait les toitures du quartier des techniques, éblouissant les quelques passants qui se risquaient dehors en cette chaude journée, il était à peine midi et l'étoile était déjà au zénith. Elle éclairait de ses lourds rayons les pavés des rues et ruelles de l'arrondissement, chauffant la pierre à blanc. Au sol les émanations évaporées brouillaient la vue, combinées à la lumière accablante de l'astre, l'extérieur devenait un calvaire. Au milieu de ce rayonnement virevoltait un engin de cuivre : un petit globe plaqué de métal ocre qui volait grâce à une hélice et se dirigeait avec un réticule inséré dans son corps d'automate. Comme une fourmi du ciel, le laborieux robot roux acheminait une grande cargaison, pour sa taille du moins, en direction d'un immeuble de quelques étages, situé en banlieue de l'Académie. La majorité des habitants de ces bâtiments étaient des étudiants, des doctorants, des aspirants Académiciens qui, attirés par le savoir d'Eden, recherchaient eux aussi la gloire de la connaissance. C'était l'Académie qui avait construit ces bâtisses au toit et à la structure reconnaissables dans toute la cité. Chaque immeuble tenait ainsi plus d'une tour mordorée gravée d'inscriptions en babelik, au toit plat et plaquée d'alliages métalliques pour emmagasiner la chaleur du jour, source d'énergie pour sûr, le cours de l'éther avait encore augmenté récemment et l'Académie ne se prenait pas non plus pour un bailleur social, que d'une cité universitaire quelconque. Le petit automate de livraison se posa alors sur le rebord d'une fenêtre, dont l'ouverture était dissimulée par un large tissu rouge clair tenu au linteau par des accroches dorées. Une main surgit de derrière les rideaux et agrippa le paquet que transportait le robot cuivré, puis comme il ne partait pas et qu'il commençait à faire beaucoup de bruit, une sirène artificielle aussi énervante que stridente, la main tendit à regret une liasse d'arks et les déposa dans une petite boîte qui se referma dans le transporteur. Une deuxième main sortit et après avoir rangé à l'intérieur le courrier, elles refermèrent la fenêtre et ses volets.

Elle était levée depuis au moins sept bonnes heures. Ce jour et cette livraison, elle les avait attendus depuis son passage à la boutique pour passer sa commande. C'était plus l'enfant curieuse et intéressée qui parlait ici que l'ingénieur en devenir. En effet, le paquet n'avait à proprement dit rien à voir avec son projet. Aussi, avait-elle dû le payer de sa poche, et en bonne perfectionniste, elle avait bien évidemment choisi pour chaque matériau le plus rare et le plus coûteux, sa bourse d'études était conséquente, mais, malheureusement, l'achat des matériaux de conception l'avait bien réduite. Son achat, justement, trônait sur le sol de son appartement, reposait sur les dalles de pierres, des pierres

rouges et ocre qui formaient le pavement de chaque appartement de l'immeuble. D'autres pièces, plus rares, comportaient un plancher d'acajou, l'Académie respectait une certaine distinction tout de même. L'appartement d'Adda, se situait au dernier étage du bâtiment. Il occupait presque tout le niveau, si on excluait bien sûr la cage d'escalier et l'ascenseur, en panne par manque d'éther, qui amenaient à l'étage devant le seuil de l'appartement. Le logement était plutôt beau et harmonieux : il était composé de trois pièces, un appartement pragmatique, où tout servait, la beauté n'était ici que confort d'étude et non futilité. La pièce centrale était un salon encastré entre une cuisine qu'on atteignait en montant une petite marche, et des étagères comportant des effets personnels et des livres d'études, les étagères formaient un angle qui épousait la forme du mur et fermait un petit espace après le creux du salon, elles menaient vers la chambre qui comportait la continuité de la bibliothèque ainsi qu'un lit ancré au sol et dont les bord accolés au mur se répandaient en planches de bois verticales et inégales. A l'opposé de la chambre se trouvait le bureau, la deuxième pièce qui était tout en bois gravé par les anciens occupants. Accroché au mur d'entrée horizontalement se trouvait le bureau à proprement parler, il se poursuivait sur les deux autres murs connexes, et occupait une bonne place dans la pièce carrée avec tous ses petits rangements autant dessus qu'au niveau des pieds. La salle de bain comportait une douche qui s'écoulait sur le sol de pierre penché et les toilettes étaient séparées par un muret au fond de la pièce. Adda devait cet espace à sa réussite universitaire, et à rien d'autre, surtout pas ses parents, elle préférait ne pas entendre parler d'eux. Fille d'Eden, ses prouesses scolaires lui valaient sa bourse et cet appartement confortable. Elle méritait cela, elle en était convaincue. Cependant Adda ne souhaitait pas s'arrêter là, elle ne s'en était jamais caché : autant que la découverte et la création, elle recherchait le profit et une vie sans soucis d'argent. Après un cursus brillant sur les bancs des classes de mécanique et de chimie de l'Académie, la jeune femme s'était spécialisée dans les énergies terrestres, soit toutes les autres sources d'énergies que l'éther. Elle finissait alors tout juste ses études et devait les conclure par le rendu d'un projet. L'objet livré par le robot était essentiel à son projet d'études qui aboutirait à un brevet pour l'Académie. La remise de l'engin approchait, de même que la cérémonie, et sans aucun doute le début de la renommée. Mais Adda ne voulait pas d'une célébrité éphémère, elle souhaitait entrer dans l'histoire, elle désirait marquer l'Ingéniosité, être reconnue par Adam, ordonnateur des mécanismes. Telle était Adda, la plus brillante ingénieure de sa génération d'après ses professeurs, la plus pugnace d'après ses proches, mais surtout la plus avide, d'après elle-même. Adda Samsara cherchait le bonheur matériel et l'éternité, une vie heureuse et une consécration conférant l'immortalité.

Le projet d'Adda était simple : utiliser une autre forme d'énergie abondante que l'éther pour pallier les contraintes finalement nombreuses de cette énergie, ou plutôt de cette... chose inexplicable. Et permettre une défense d'Eden face aux appétits du monde extérieur. Son intérêt s'était alors porté

sur un élément qui n'intéresser personne, sur lequel ses professeurs ne s'étaient que très peu attardés dans leurs cours de chimie, le plus simple de tous, abondant sous plusieurs formes, mais rarement seul, à l'état pur, celui qui passait pour un simple d'adjuvant chimique et n'intriguait que très peu les Académiciens, hypnotisés par l'éther et ses subtiles propriétés aux millions d'applications. Un truc pas compréhensible, ça n'avait rien de scientifique, il fallait du concret, du véridique pour Adda. Alors en pionnière, elle avait cherché ce qu'elle pouvait sur l'hydrogène, cette entité chimique abondante, et avait surtout entrepris bon nombre d'expérimentations. Ce n'était pas la partie qui la captivait le plus, elle n'appréciait pas avancer dans le noir, car elle avait besoin de données précises. Or là, c'était ses propres données qu'elle utilisait, sans avoir pu les faire vérifier avec exactitude, les confronter à celles de ses pairs. En quelques mois elle était devenue une spécialiste de « l'engendreur d'eau », un donneur de vie en somme. Et aussi la plus tyrannique des ingénieurs, dirigeant d'une main de fer les laborantins qui devaient l'épauler dans ses expérimentations, tout devait être le plus clair et le plus juste. Elle manquait de temps : quand elle avait proposé son projet, intitulé *Utilisation de l'hydrogène dans un mécanisme de défense embarqué et dissimulé (nommé système-H)*, on lui avait attribué une nouvelle bourse. Ce projet intriguait en effet : une jeune doctorante avait pour objectif de changer le système de l'éther, avec des découvertes qui ouvraient la voie à une myriade d'autres, mais on ne prenait pas trop en compte le côté militaire de son prototype. On lui avait laissé seulement deux ans et demi pour qu'elle apporte ses preuves. L'Académie était ouverte à la nouveauté et prête à prendre des risques financiers mais les scientifiques, à fortiori les doctorants, devaient lui assurer un retour rapide sur investissements. Adda avait dû prendre sur son sommeil pour comprendre et démontrer en aussi peu de temps une partie convaincante des applications de l'hydrogène et réaliser un prototype de système-H fonctionnel avant la date butoir. L'Académie exigeait qu'elle fasse ses preuves et elle n'allait pas se défilier, elle serait à la hauteur. Alors oui, deux ans et demi plus tôt, au moment de la concrétisation de ses plans, son implication au laboratoire était devenue celle d'une cheffe d'orchestre elle y était omniprésente quasi omnisciente, elle organisait et répartissait les tâches, ordonnait tout prestissimo comme si sa vie en dépendait. Le calendrier était une partition sans temps mort, sans fausses notes, qui s'est déroulé tout au long des vingt et un mille neuf cent heures harmonisées en relais par une multitude de mains, supervisée par Adda qui, à chaque découverte intéressante et validée, s'empressait de l'introduire à son système-H et poursuivait en dessinant la suite de cette symphonie révolutionnaire ordonnée. Par exemple, elle s'était rendu compte (élément assez évident mais qui mérité d'être relevé, découverte qui n'était pas si triviale à Eden) que les molécules de dihydrogène à l'état gazeux à pression atmosphérique demandaient un important ralentissement de leur agitation pour se liquéfier, vers 20K et cette température chutait encore s'il fallait le solidifier ou le condenser, soit le faire passer à un état solide. Adda avait alors pensé à baisser la pression, mais conserver cette nouvelle pression restait complexe.

Et parce qu'elle aimait garder un certain style, elle avait décidé que son premier système-H serait une valise toute en longueur, molletonnée de velours pourpre et dont l'extérieur en cuir aux teintes ambrées était verni d'un quadrillage mordoré, par ostentation sans doute elle y avait mis les moyens : il fallait que sa création soit aussi magnifique qu'utile, une perfection pratique. La valise qui allait devenir son adjuvante à la roue radiante venait d'arriver ce matin, Adda allait enfin pouvoir conclure son projet, rendre ses fiches soigneusement regroupées qui reposaient encore sur son bureau au fond de l'appartement. Avant de partir pour les laboratoires de l'Académie, Adda se rappela comme un mantra toutes ses recherches et conclusions notables pour le du système-H.

Le principe du système-H reposait sur deux aspects de l'hydrogène : sa grande capacité à conserver et à produire de l'énergie. L'adjuvante à la roue radiante consistait en une grande scie tournante qui se déployait grâce à un bras pivotant, cependant, subtilité de la machine, l'énergie nécessaire à son fonctionnement provenait à 100 % d'une réaction d'oxydoréduction entre des molécules de dioxygène et de dihydrogène dans une pile à combustible contenue en amont dans la valise. Le dispositif portatif était équipé d'un filtre qui absorbait les molécules de dioxygène et protégeait des impuretés de l'air grâce à une maille très serrée. Le dihydrogène, assez rare à l'état pur, prenait une petite place étant pressé préalablement au niveau de petites billes solides contenues dans un circuit interne à la valise et qui communiquait vers l'extérieur pour être rechargé, mais ces billes d'hydrogène sous pression n'avaient pas une unique utilité. Pour la pile, Adda n'avait pas besoin de réintroduire fréquemment du dihydrogène dans la batterie, et heureusement que l'adjuvante ne demandait pas énormément d'énergie pour bien fonctionner car étant donné la place que prenaient les molécules de dihydrogène revenues à l'état gazeux, il aurait été complexe de tout faire fonctionner et agencer avec une batterie de cette taille. Adda avait tenté l'expérience avec de l'hydrogène liquide mais à cause de mauvaises conditions de pression l'expérience avait explosé et soufflé une bonne partie du laboratoire. Adda avait alors préféré ne pas retenter pour un système mobile. Cependant le dihydrogène sous l'état de gaz était si petit qu'elle n'avait pu que limiter la perte de matière. Ainsi il fallait tout de même recharger la pile en dihydrogène de temps en temps. À côté de cela, en prenant en compte l'événement de la détonation, Adda avait tenté de solidifier l'hydrogène en ces petites billes, enveloppée dans un film pour permettre de résister au maximum aux pressions et changements extérieurs. Les billes pouvaient toujours servir de recharges d'urgence, mais surtout elles intervenaient dans l'autre partie de l'adjuvante à la roue radiante. Une scie sortie d'une valise n'était en effet pas suffisante pour Adda et malgré la déflagration malencontreuse, elle avait cherché tout de même à brûler de l'hydrogène. Cela fonctionnait plutôt bien et était accompagné d'une violente explosion. Adda

prenant en compte cet élément eut l'idée d'incorporer à la lame un système de production de flammes : au moment de passer à l'intérieur du bras de métal, l'hydrogène en billes était sublimé, la pression qui restreignait l'élément s'affaiblissait et le dihydrogène repassait à l'état de gaz volatile très rapidement et atteignait au niveau du centre de la scie et du soutien du bras une petite bougie qui, à son contact, embrasait le gaz et le libérait au niveau du début des dents pour une attaque aussi tranchante qu'incendiaire. Pour éviter tout risque, la valise était enduite d'une fine couche transparente ignifugée et le bras pivotant en métal était recouvert de feutre doublé de tungstène pour prémunir le système d'une surchauffe. L'inconvénient était que la lame de scie devait être elle aussi souvent être changée à cause de la chaleur qu'elle subissait et qui la déformait. De plus, Adda cherchait à obtenir une lame chauffée à blanc pour bénéficier de la chaleur des flammes dans l'offensive, la lame en billon remplissait cet objectif mais se déformait vite.

Après avoir ramassé ses notes, fait son sac et grignoté une tranche de pain un peu trop cuite, Adda enfila par-dessus son chemisier sa veste de cuir tanné, une assez bonne pièce qu'elle portait depuis le début de son projet, son porte-bonheur. Elle était taillée comme une veste de costume, un tailleur qui s'arrêtait à la ceinture, serrait aux hanches, s'ouvrait aux manches et s'ajustait au col. La peau ocre était doublée d'un fin tissu grenat et des petits fils de billon brodaient le cuir du col jusqu'au bas de la veste et dépassaient légèrement, ces petits filaments s'accrochaient au pantalon lui-même en cuir marron et ce jusqu'aux bottines plus foncées dont la semelle en cuivre et argent reliée au fils de billon permettait de conduire les courants électriques et évitait de subir une trop forte tension. Sa tenue répondait ainsi à la philosophie d'Adda : une beauté ingénieuse. À l'occasion, elle ajoutait aussi autour de ses jambes des plaques de métal enduites d'une étrange préparation à base de gomme pour éviter tout dégât lors de ses manipulations de laboratoire. Lorsqu'elle arriva au laboratoire de l'Académie, en parcourant les couloirs qui menaient à sa salle d'expérimentation et en tenant fermement sa précieuse valise dans sa main droite, poursuivant sa litanie intérieure, elle s'imaginait déjà célébrée, révérée pour ses découvertes dès ses 26 ans. Elle était tellement absorbée dans son rêve de gloire qu'elle faillit s'aplatir sur la porte de son bureau. Une fois entrée et avec un méchant mal au nez, Adda débuta les dernières finitions de son adjuvante. Elle posa sur la table la valise.

Avec un certain mal au cœur, elle commença à inciser les bords du parallépipède pour former des petites ouvertures. Ouvrant la valise, elle inséra à l'intérieur la scie pliée et son bras mécanique, relia les fils à la pile, joyau de sa technique, puis elle recouvrit le tout d'une fine couche molletonnée et ferma

la valise. Elle réalisa d'autres ajustements qui permettaient à la scie de surgir brusquement. En somme, la valise n'en était plus réellement une, logique. Et comme pour toute bonne expérimentation, il fallait un test, Adda n'attendit pas et tenta de découper, carboniser, bref utiliser sa nouvelle valise sur un rondin de bois qu'elle avait placé là spécialement pour l'occasion. La lame s'extirpa brutalement de l'engin, taillada à plusieurs reprises le rondin avant d'expulser une violente bouffée de chaleur et de flammes, réduisant en cendres et copeaux brûlés l'ancien bout de bois.

Son système-H marchait, bien avant la combustion elle avait senti une difficulté à respirer, et puis la scie avait parfaitement cisailée le rondin, terrifiant quand il s'agira *d'autres choses*. Adda avait réussi, elle n'avait plus qu'à profiter, elle allait devenir riche.

Chapitre II

Vipère, couleuvre et boa

Adda se tenait devant le miroir de sa petite salle de bain, dont l'entrée était entre sa chambre semi-ouverte sur le bureau, qui ne l'accueillerait plus jamais. Elle allait bientôt déménager. Pas encore dans une maison mais elle avait trouvé un appartement qui lui convenait, proche de l'Académie. De toutes façons, une fois qu'elle avait remis son brevet au centre de validation et qu'elle avait soutenu son projet devant le jury, qu'il avait d'ailleurs reçu d'une assez bonne façon (enfin elle prêchait déjà en terrain conquis de toutes manières), elle était libre de choisir où elle logerait. Lors de cette soutenance, un homme qu'elle ne connaissait pas était présent tout du long, ce n'était pas interdit ou malaisant, non mais surtout personne ne venait assister aux présentations des aspirants ingénieurs, et encore moins celui d'une personne aussi encore méconnue qu'Adda. Elle finissait de s'attacher en chignon ses cheveux, ses boucles noires se détachaient tout autour de sa nuque et de sa frange et sa coiffure tenait grâce à une précieuse lanière de cuir rougie, l'édifice était parcouru d'une traînée pourpre qui débutait au niveau de sa tempe droite pour finir en une mèche enfermée dans le chignon en une longue spirale. Ses yeux noirs comme du charbon relevés d'une nouvelle incandescence avec le fin fard cramoisi qu'elle avait déposé, sa peau mate ne montrait déjà plus l'usure du travail, ses mains étaient aussi propres que ravissantes, un léger verni ambré ajoutait un charme, et résonnait avec sa leste parure de cuivre aux quelques topazes. Le dégradé de couleur des bijoux sur sa peau se concluait par les souliers à talon, doublé de vélin verni, toujours d'un marron châtaigne brillant. Les épaules musclées par l'effort apparaissaient, découvertes par le bustier au col taillé en flammèches, l'écarlate déjà profond du haut se prolongeait sur son pantalon de soie doublé, qui se finissait en ourlets évasés et encore plus foncés, qui s'arrêtaient un peu après le début du pied. Ce n'était pas seulement pour se concentrer sur ce qui allait suivre qu'elle prenait autant de temps et qu'elle accordait une telle importance à sa tenue et à son allure, elle tenait à apparaître à la fois féminine et sûre d'elle, à la fois charmante, séduisante et confiante. Adda sortit de la salle de bain, attrapa prestement sa veste de velours noir et la déposa sur ses épaules. Le petit cliquetis de la chaîne de billon résonna un court instant quand Adda l'accrocha pour la maintenir, et une main dans la poche, l'autre sur les hanches elle sortit de sa tour, de sa cité d'étude, comme pour un grand adieu.

Étant une des invités d'honneur de la fête qui avait lieu tous les ans à l'Académie, qui officiellement était un partage distingué des nouvelles découvertes et applications inventées durant les

trois-cent-soixante-cinq jours et quart passés, mais qui tenait plus d'une réunion conviviale dans l'enceinte de l'université prestigieuse. Adda en avait rêvé toute sa vie, le banquet, les discussions, les personnes, leurs apparences, elle voulait tout dévorer, d'autant que Ella Dercin devait donner une représentation cette année, la seule Mage acceptée au sein de l'Académie, une chanteuse célèbre même au-delà d'Eden, elle apportait presque la paix, et Adda avait hâte de la rencontrer. Une femme de presque son âge avec ce parcours, c'était magistral. Quand elle arriva sereinement sur le parvis de son immeuble, la voiture presque plate l'attendait déjà, le chauffeur était encore à l'intérieur et le moteur chauffait, comme un ronronnement rassurant (comment l'avait-elle perçu plus qu'entendu, ça Adda l'ignorait), le mécanisme était comme proche d'elle, mais c'était diffus, et elle allait devoir sortir rapidement de sa rêverie pour ne pas paraître impolie face à l'homme qui l'attendait déjà depuis un petit moment. En s'approchant elle balbutia quelques excuses, d'habitude elle n'avait pas de mal face aux autres personnes, mais lui c'était différent, peut-être que tous les Docteurs dégageaient la même prestance, mais celui-là était déjà plus menaçant : il irradiait l'éther, comment pouvait-elle le ressentir, ça non plus elle ne pouvait pas encore l'expliquer. L'inconnu se présenta comme César Véperin, premier Médecin de la Peste, quatrième Docteur de l'Évolution et treizième Académicien, entre deux présentations habituelles de son cursus elle décela surtout un point important, il était un minimum drôle, l'ayant gentiment taquiné sur son retard :

« Une star doit se faire attendre, n'est-ce pas ? Madame Samsara ?, plaisanta César visiblement très joyeux. Je dois dire que j'avais hâte de vous rencontrer qu'il me tardait de vous voir enfin en face à face après votre présentation magistrale sur l'hydrogène, c'est rare les futurs Docteurs de l'Ingéniosité qui s'intéressent aux éléments terrestres !

- Oui, heu, merci... Monsieur Véperin, articula difficilement Adda, puis en réalisant... ATTENDEZ, c'était vous ! La personne qui scrutait ma présentation.

- Bien sûr que c'était moi, je me suis même porté volontaire pour vous servir du guide, et de m'occuper de votre *Témoin de réussite*. Allons, appelez-moi César, je déteste les formalités entre collègues. » Voyant qu'Adda semblait stupéfaite, César tenta de la rassurer en lui empoignant avec douceur la main et la conduisant à l'intérieur de la voiture.

- Mais ne vous inquiétez pas, je vous expliquerai tout en temps voulu. Profitons du calme avant la *fête*, vous avez des boissons à l'intérieur, détendez-vous, vous allez en avoir besoin. Le ton de grand frère jovial avait chuté vers une étrange tessiture au mot *fête*. On aurait dit un sifflement, mais le plus bizarre était que la voix correspondait beaucoup plus à la *voix habituelle* de César.

- Je...je vais juste prendre de l'eau, et me calmer... » Adda déblatèrait ainsi et s'arrêta quand elle aperçut le rictus presque moqueur de César, et s'enferma dans le silence alors que le Docteur de la Peste posait son manteau et son chapeau sur la banquette, et ordonnait au chauffeur de redémarrer, direction l'Académie.

Les moyens de locomotions d'Eden fonctionnaient bien sûr à l'éther et disposaient d'une énergie continue et sans limite grâce à un élément tout simple : la bénédiction des sentiers d'Hamelin, un réseau de chemins tracés par ce dernier. Car même Eden en sédentaire avait attiré l'attention du marcheur perpétuel, Eden recevaient les bienfaits des Eidolons et c'est pourquoi l'éther y était autant versatile. Eden était une nouvelle ville, née des cendres d'une vieille cité, par la révolte qui se souleva en son sein. L'ancienne ville attira l'attention de Nibelung et d'Adam et dans un conflit d'idées, la Violence et l'Ingéniosité de la révolution luttèrent : de l'ancienne capitale surgit alors Eden grâce à ses innovations et son bouillonnement d'idées, protégée par Adam. Puis au fil des années et de sa reconstruction la cité reçut les faveurs des autres Eidolons. L'éther devint alors la ressource sans fin, une source de tous les possibles, tirant ses forces des concepts véhiculés par les Eidolons et permettant à peu près de tout faire... Mais Adda, ou plutôt ses recherches, allaient changer ça, peut-être pas dans une bonne direction, mais il y aurait du mouvement, voire un bouleversement.

Adda fut tirée de sa torpeur quand la voiture s'arrêta brusquement devant le parvis de l'Académie. La foule entrait à intervalles réguliers dans la structure pyramidale, accueillie par une porte triangulaire grande ouverte, sous les immenses jardins suspendus qui couraient le long des façades des murs gravés de delta. Les arbres qui s'élevaient sur les bords du bâtiment couvraient les murs en pente de leurs racines et les plantes à fleurs extirpaient des pots leurs vrilles, qui s'enroulaient autour de la terre, en petites volutes stylisées. La pyramide semblait ainsi ornée de circuits végétaux. Quand Adda sortit de la voiture, César était déjà loin. Elle fut renseignée par le chauffeur, lui indiquant que le Docteur était bien sûr désolé d'avoir à se presser mais il devait apporter leur dernière touche aux réjouissances. Adda avança donc seule vers l'entrée du bâtiment avec une confiance et une prestance factices. Elle était en effet terrorisée. Elle atteignait enfin le centre du savoir et un million d'inquiétudes la submergeaient au même moment : et si ma découverte et ses applications n'intéressaient pas, et s'ils la trouvaient ridicule, s'ils me trouvaient ridicule ! En progressant sur le parvis, elle surprit l'arrivée des collègues de Docteurs, aux gammes chromatiques reconnaissables. Ils restaient devant la pyramide, discutant en groupe, n'offrant pas de réelle opportunité à Adda pour tenter un contact et un dialogue. Elle dû se résigner à rejoindre le rang composé d'autres étudiants invités qui était ici tout comme elle pour célébrer la validation de leur projet. Mais quand elle se dirigea vers la cohorte déjà formée, une

silhouette lui barra délicatement le passage. Elle semblait presque flotter, sa robe immaculée touchait le sol en plis voluptueux mais aucune tâche ne souillait le bas du vêtement. De par ses épaules s'échappaient de larges bandes de tissus qui chutaient gracieusement vers le sol en cascade de soie et de mousseline bleutée. Un boa plus sombre venait épouser la forme du cou et suivait la chute de tissus en s'arrêtant un peu avant le sol. En se mouvant, la silhouette ne faisait presque pas de bruit et les froissements des étoffes semblaient murmurer une chansonnette. Ses cheveux argentés s'éparpillèrent en spirale autour de sa tête quand elle se retourna pour aborder Adda, qui était encore sous le choc de la rencontre. Ella, la Mage de la Beauté, artiste célèbre qui passait outre les batailles entre les Mages et les Docteurs, se tenait devant Adda, comme si elle avait eu l'idée de l'aider. Avec une gentillesse vaporeuse, Ella tendit la main à l'ingénieur et la guida, en vrai garde du corps et sans réel soucis des conventions à l'intérieur de l'Académie. Quand elles parvinrent au niveau de la salle principale, aux couleurs des différents Eidolons, aux voûtes bleutées et aux tables déjà remplies de mets salés et sucrés, aux bouteilles prêtes à être ouvertes, aux montagnes de coupes de pétillant, tout était ordonné, harmonieux, tout était resplendissant. Adda entendit Ella esquisser un sourire et murmurer : « faut bien le dire, Milady est fort utile... ». Son sourire naissant disparut immédiatement quand elle vit, la main posée sur la rambarde d'un escalier qui menait à la galerie rectangulaire enserrant la salle de réception, César dont l'air avait complètement changé. Ses yeux vairons, cyanures aux pupilles en meurtrières, étaient déjà las. Ses cheveux bruns aux étranges stries verdâtres qui se rejoignaient dans sa nuque en prolongement de ses paupières effilées, dissimulaient ses oreilles pointues et aplaties. César avait retiré ses gants qui pendaient encore dans une de ses mains, mains qui présentaient leurs ongles en serres olivâtres et aux phalanges comme recouvertes de cornes. Pour une raison inconnue, ses chaussures de cuir noir semblaient très inconfortables, l'empêchant de réellement bouger ses pieds (ou ses pattes ?), un autre détail marquant : tout le col de sa veste de costume et ses bordures étaient couverts de plumes plus ou moins grandes, vertes et noires. César ressemblait à un coq sinistre, un bâtard vipérin. Mais mystérieusement, d'une façon très dérangeante, César avait un certain charisme. À l'observer, on pouvait penser qu'il avait déjà vécu une multitude de vies. À côté de lui, debout vers l'autre rambarde se tenait un homme de l'âge de César, un peu moins de la trentaine, il était en apparence l'exact opposé de son camarade : ses cheveux d'un ravissant blond bronzé étaient ramenés en arrière et rendus encore plus brillants grâce à de la cire sans doute, quelques accroche-cœur s'échappaient de sa coiffure, mais ces bouclettes s'enroulaient en cercles si parfaits qu'ils semblaient naturels. Ses yeux pétillaient comme deux pépites incrustant un chef-d'œuvre de marbre. Mais le garçon, qui se présenta en tant que Félix, Docteur de l'ordre, haut Juge d'Eden, était plein de vie et détonna ainsi par rapport à César lors des présentations. Un détail les rapprochait cependant : sur la veste d'un noir brillant de Félix étaient brodées d'une couleur ambrée des courbes qui évoquaient un serpent en mouvement.

César descendit calmement les marches, suivi de Félix, en direction d'Adda, il ne prêta même pas attention à Ella qui en fit de même, Félix ne voulant sans doute pas envenimer la situation rappela doucement à la chanteuse qu'elle devrait aller se préparer et proposa de l'accompagner, ce qu'étrangement le héron argenté accepta, guettant visiblement toute occasion d'éviter César. C'est avec une moue qui voulait dire « je te plains » en direction d'Adda qu'Ella partit en compagnie du Docteur de l'ordre. Les invités entraient un par un mais César et elle étaient assez éloignés de l'entrée. C'est alors qu'il lui tendit une mystérieuse petite boîte, un cube d'un gris métallique, scellé par un cachet de cire blanc, au sceau reconnaissable entre mille, une bibliothèque auréolée d'engrenage, celui d'Adam, ou plutôt de l'Ingéniosité.

« C'est ton *Témoin de réussite*, ouvre-le ! » Et comme Adda était toujours confuse, il ajouta : « Le *Témoin de réussite* est un cadeau offert par un Académicien à un tout nouveau Docteur, c'est ici ton cas. Ce cadeau doit cependant respecter certaines conditions, il ne doit pas être en lien avec les études du Docteur, et doit représenter la philosophie qu'a choisie ce dernier, ainsi que la seconde philosophie qu'inspire ce Docteur à ses camarades, allez ouvre-le ! ».

- Je comprends l'Ingéniosité avec le sceau, mais il y a deux couleurs sur la boîte, qui ne représentent pas vraiment le même Eidolon, c'est assez contradictoire avec votre présentation... ». Adda aurait préféré que ce soit quelqu'un d'autre qui s'occupe d'un tel présent, Félix au hasard, et elle ne comprenait toujours pas pourquoi César était passé du vouvoiement au tutoiement. Il la méprisait ou au contraire commençait-il à lui témoigner un certain respect ?

- Finement observé, Adda ! s'esclaffa César, en effet j'ai légèrement transgressé la convention, mais il est très pénible, tu en conviendras, de résumer une personne à deux visions, surtout quand cette personne fait écho aux Prémices et à un changement dans la consommation énergétique de cette ville. En effet, tu as choisi l'Ingéniosité, mais la Beauté, voire la Violence, et bien oui, te définissent tout autant très chère.

- Je suis donc pour vous une femme fatale, c'est sacrément ridicule et régressif comme point de vue pour un Docteur tel que vous ». Adda avait repris sa confiance, elle refusait d'être assimilée à la Violence, une simple pulsion naturelle n'était pas digne d'un Docteur de l'Ingéniosité, la Violence était pour les barbares, pas pour les Docteurs. Adda brisa tout de même le sceau albâtre, ouvrit la petite boîte en d'acier et découvrit, lovées dans un écrin pourpre, deux petites boucles, deux crochets en or qui se poursuivaient en cône pour enserrer une larme orangée, une goutte d'ambre brillante, sans défauts, translucide. Dans le métal s'immisçaient des veines de résine, le tout était splendide et

d'excellente manufacture. Un détail perturba Adda : au cœur de la résine étaient endormis, morts peut-être, un étrange insecte, une sorte de scarabée à la carapace hérissée de piques incurvées dans le prolongement des élytres, et une corne imposante sur le devant de la tête. La bestiole était terrifiante. Ce cadeau était aussi gracieux qu'effrayant.

- Non je ne te prends pas pour une femme fatale, c'est comme tu l'as dit, bien trop réducteur. Évitions tout malentendu : l'Ingéniosité te représente à coup sûr, tes recherches en sont la preuve, mais la Beauté est tout autant une partie de ton identité. Ta recherche de la perfection, d'une présentation maîtrisée et calculée en sont les preuves. Quant à la Violence, bien au-delà d'une létalité de ta part, tu as créé comme application une arme, une arme pernicieuse, cachée, indétectable. Qui sait ce que feront les Édeniens de cette découverte ? Tu veux défendre Eden, mais d'un objectif louable tu génères une autre forme de problème. Quoique tu puisses en penser, je t'estime beaucoup, tu n'es pas comme tous les Docteurs qui prônent l'éther comme miracle infini, tu es lucide d'une certaine façon sur la manière de vivre des hommes. Mais, tu n'es plus une enfant, en tant que Docteur, tes actes auront toujours une conséquence, et ne sois pas surprise si c'est Nibelung qui te revendique. Tu n'es pas n'importe qui Adda, tu fais réémerger les conflits de l'ère de la révolte de Daad.

- L'ère de Daad ? questionna Adda, qui était mi-flattée mi-dégoûtée par la logorrhée de César. Elle une Docteure de la Violence ? Non, pas question, elle n'appartiendrait pas à un groupe aussi barbare, dans tous les sens du terme. Mais elle n'eut pas le temps d'en dire plus, interrompue par une voix qui s'approchait.

- Ah ! César, comme toujours, en bonne compagnie à ce que je vois ! vociféra une voix qui provenait de derrière Adda, une voix assurée, dans la fleur de l'âge qui tintait légèrement comme le métal. Elle provenait d'une femme à la démarche assurée, au visage légèrement ridé, aux cheveux poivre et sel coupés courts, aux épis soigneusement structurés. Sa robe ressemblait à un sablier torsadé, des rubans de tissus, certains de velours volumineux d'un rouge presque noir, d'autres d'un pâle incarnat s'étendaient en corolle autour de la peau hâlée de la Docteure. Elle s'introduisit comme Olière Bœtus, neuvième Académicienne, première des Docteurs de l'Ingéniosité et bien sûr première des ingénieures de l'énergie (César expliqua à l'oreille d'Adda que madame Bœtus était l'inventrice des prismes flottants). Cette façon de se présenter avait déjà irrité Adda quand César l'avait fait, mais Olière avait quelque chose de plus dans son ton, un mélange sirupeux et condescendant en direction d'Adda exclusivement. Elle ne comprenait pas tout à fait pourquoi César n'en était pas non plus gratifié. Olière semblait juste pouvoir lui parler comme à un égal, comme si elle ne pouvait pas lui témoigner son mépris mais qu'elle s'interdisait toutefois de se rabaisser devant lui. Un coq se dit Adda.

« Je voulais à tout prix ne pas vous rater Adda, et tout savoir sur votre merveilleuse forme d'énergie. » Olière l'avait prononcé suivi d'un petit ricanement, à ce moment Adda aperçut César qui se faisait violence pour ne pas l'étriper. Elle avait d'ailleurs aussi l'impression que les cheveux du Docteur s'étaient hérissés, comme une crête de ses cheveux-plumes-écailles très étranges tandis que ses stries vertes s'étaient presque déployées en rémiges.

- Alors, tout d'abord l'hydrogène, ou plutôt le dihydrogène, n'est pas à proprement parler une source d'énergie. En effet, sa plus grande utilité est de servir de « pile ». En somme cette espèce chimique contenue dans l'eau se transforme en dihydrogène quand elle est soumise à des échanges d'électrons, quand on utilise un courant électrique, répliqua Adda.

Se sentant soutenue par César, elle n'avait plus vraiment peur des Docteurs de l'Académie, et ce n'était pas même la créatrice des lustres lévitant de l'Académie ni même des pyramides stationnaires qui allait lui marcher sur les pieds. Puis le plaisir d'expliquer revint très vite, et par pure envie elle continua sur sa lancée.

« De plus, il a tout de même un désavantage (forcément avec les matière terrestres), mais il reviendra aux Docteurs de le combler. En effet, l'hydrogène est le plus petit élément, et donc sa molécule pure n'est pas plus grande, il donc passe très facilement au travers des matériaux, même les moins poreux mais sous forme de gaz, à pression atmosphérique, il prend beaucoup de place. J'ai alors, sur la base de très anciens travaux, réfléchi à un moyen de pressuriser le dihydrogène, bon... ce moyen de pression fonction encore à l'éther, mais les billes solides d'hydrogène pur peuvent être une alternative, encore faut-il les maintenir à la bonne pression. Pour ce qui est du transport, j'avais imaginé qu'on pouvait tenter de le combiner, ou plutôt de confiner le dihydrogène dans des liquides organiques, et cela retire le problème de conservation sous pression, cependant avec les infrastructures actuellement utilisées pour obtenir l'éther, cela risque sans doute d'être complexe, voire d'entrer en concurrence avec une technique que vous idolâtrez.

- Oui, enfin de toute façon, quelle est l'utilité de s'intéresser à une forme d'énergie terrestre. Vous ne compreniez pas les cours traitant des modèles ouraniens pour vous focaliser sur un élément aussi rustique et aussi médiocre ? » Olière avait cisailé l'air avec sa remarque, qui n'effleura même pas Adda, ce n'était pas la première à lui faire la réflexion, et de toute façon Olière aurait pu lui dire que son travail était remarquablement novateur Adda aurait toujours eu envie de voir César écorcher « madame Boëtus ».

- Je crains que vous manquiez d'imagination très chère. Votre snobisme vous aveugle, en fait vous manquez un peu de tout, vous vous reposez sur vos acquis sans plus rien chercher, sans prendre

le risque de la déconvenue lors de la découverte, de la conquête de la connaissance, vous ne faites pas avancer les choses, vous les sclérosez. Vous présentez l'éther comme la solution à tout, mais sortez de votre paradis théorique : l'éther n'a de capacité que sous la protection des Eidolons. S'ils se désintéressent de l'humanité et que nous continuons à écouter les adeptes de l'énergie ouranienne nous n'aurons plus rien. Il faut aussi compter sur les éléments physiques de ce monde. Et non, Adda n'a pas choisi comme sujet l'hydrogène parce que c'était simple, non bien au contraire, elle ne disposais d'aucune littérature scientifique pour travailler sur cet élément. C'est l'intelligence et la curiosité qui l'ont guidée. Curiosité qui vous manque terriblement, je pense, curiosité qui, je vous le rappelle très chère, fait le sel de l'Ingéniosité. »

La voix de César avait changé, elle avait retrouvé cette tessiture qu'elle avait eu à un moment lors du trajet, un sifflement qui strangulait l'auditoire, qui pétrifiait sur place, qui faisait peser une menace. Les yeux vairons de César suintaient de mépris, une colère contrôlée, qui aurait pu ressortir à tout moment. Son discours était porté par la rancune, il ne défendait pas Adda, elle n'en avait pas besoin, il avait juste des comptes à régler avec Olière, et cette dernière, ressentant sans doute la menace, s'enfuit presque comme elle était venue, titubant comme sous l'emprise d'un violent poison.

« On peut se refuser de tels menus plaisirs mais parfois c'est salvateur. Pardonne-moi pour cette péroration dont tu as été la spectatrice involontaire mais cela faisait bien longtemps que tout me poussait à... ». César déglutit et présenta son sourire à Adda, rictus sans doute très horrible qui partait vers les oreilles. Elle le taquina en finissant sa phrase par « ... lui mettre mon poing dans la figure » et faillit défaillir quand César hurla de rire, le rire n'avait rien de machiavélique, on aurait dit celui d'un enfant, c'était un beau rire, ça, Adda pouvait le dire.

Après un petit moment passé tantôt seule, tantôt avec Félix, César ou avec Ella lors des quelques pauses que s'accorda la chanteuse, lors desquelles Adda lui raconta absolument tout, la Mage eut un petit sourire en coin quand l'ingénieure raconta la tirade du Docteur, « Finalement il n'est peut-être pas seulement un trublion inclassable, il n'a pas que de mauvais côtés », marmonna Ella, qui repartit ensuite pour parfaire le spectacle. Puis, vers minuit, Félix s'approcha d'Adda pour lui demander si tout se déroulait pour le mieux, et lui annoncer qu'il allait bientôt partir, César avait dû lui aussi s'esquiver de la fête et demandait à Félix de transmettre tous ses vœux à Adda. Mais au dernier moment, Adda agrippa la manche de Félix est, posa une question sortie de nulle part : elle voulait savoir quels avaient été, à lui-même et à César, leurs *Témoins de réussite*. Le Juge parut surpris par la demande. Avec un

grand sourire, apercevant les larmes d'ombres aux oreilles d'Adda, il expliqua qu'il avait reçu un pendule à la chaîne ridiculement trop longue qui bougeait tout seul, car d'après Félix il était « un peu fantasque ». Elle apprit ensuite que César avait reçu une originale de Mater De Gothia, un écrivain mystérieux qui cherchait toujours à introduire dans ses histoires mythologiques une logique scientifique implacable, un « modèle » pour César quand il était jeune, visiblement.

Chapitre III

Encre diluée, histoire estompée

Quand Félix fut enfin parti, Adda se retrouva seule, elle avait un peu mal à la tête, elle ressentait bizarrement la mécanique de la pièce, elle entendait l'éther bourdonner à ses oreilles et ses mains étaient brûlantes. Pourtant, la jeune femme se trouvait dans une plénitude totale, ses recherches allaient changer le monde, allaient garantir l'autosuffisance de l'humanité, allaient impulser une révolution industrielle. Elle s'était fait des amis assez étranges, et elle retrouverait bientôt Ella après son nouveau concert. Cette idée la remplissait de bonheur. Dans sa joie, elle ne remarqua pas le mystérieux serpent aux écailles empennées qui la suivait en se tortillant autour des rambardes des escaliers ou entre les verres d'alcools, et les plats de petits fours. Elle ne ressentit d'ailleurs pas tout de suite l'éther qui se liquéfiait, se matérialisait discrètement, comme en lame de fond que l'ivresse de la fête empêchait de percevoir, la fin approchait. Soudain les paroles se turent, les discussions animées cessèrent et un voile vaporeux vint caresser les pieds des tables aux nappes qui se vidaient de leurs couleurs, tendaient vers un blanc d'un ivoire torpide, la brume dissimulait les chaussures des convives, appelait vers autre part, comme un subtil courant d'air, porté par une sourde mélodie, une berceuse lointaine qui captiva bientôt tous les Docteurs. Même la vipère céladon commença à tourbillonner sur elle-même, à dessiner de petites oscillations sur le sol, des corolles avec son corps longiligne. Puis, les beaux nuages s'engouffrèrent dans un abîme qui venait de surgir, un abîme dont émergea un sublime récif, drapé de vapeur albâtre à sa base. Nageant dans la brume se tenait un petit orchestre. Mais tous les yeux étaient rivés vers le sommet du rocher de basalte argenté, où, assise comme une sirène, le micro entre les mains et qui faisait résonner sa magnifique voix, Ella trônait, surplombant les Docteurs, dans sa robe qui se confondait au brouillard qui lui-même s'agitait dans un mouvement de ses bras. La chanson du héron argenté coulait, flottait, fusionnait avec les langues vaporeuses dans l'air. Adda avait le cœur qui battait encore plus vite, ses mains la brûlaient de plus belle, sa tête aussi d'ailleurs. Mais elle trouvait Ella sublime, bien au-delà du simple artifice de Milady, la Mage était ravissante. Adda se surprit à penser ça, elle n'avait jamais réellement trouvé quelqu'un de beau, enfin si Félix était beau, oui, mais Ella, aussi c'était étrange, perturbant, sa tête lui faisant mal, elle avait l'impression d'être dans un four, comme si une masse chaude en fusion la martelait. Quand Adda regarda brièvement la paume de ses mains elle écarquilla ses yeux : sa main était cerclée de flammes, des flammes d'un incarnat écarlate auréolaient tout son corps, et personne ne semblait l'avoir vu, tous regardaient la grâce d'Ella qui commençait à descendre du piton rocheux, son boa et sa robe se noyant dans une traînée

virevoltante. Pendant ce temps Adda brûlait, mais ça ne faisait pas vraiment mal, elle ressentait plutôt des picotements, comme si de petites étincelles de conscience sautillaient sur son corps.

Elle sentit un doigt se poser sur son front, une main géante avait surgi du plafond, un bras immense composé de millions de foyer d'érudition, des galaxies de réflexions tournoyaient dans ce corps qui fut bientôt enserré dans des rouages, d'engrenages d'or et d'argent. Pendant un instant, Adda se sentit capable de tout, de tout comprendre et de tout réaliser, la main marqua une petite chiquenaude sur le front de la Docteure de l'Ingéniosité avant de présenter une petite perle enlacée par des anneaux mécaniques, une délicate bille de savoir étincelante. Le trésor, *l'anima*, était gravé de ces termes : *Architecture de conscience automatique*, le don de la matrice d'orichalque. Comment le savait Adda, elle n'en avait aucune idée. Un tout nouveau savoir inné l'inondait, elle ressentait autour d'elle comme un réseau, structuré par cette matrice, une connexion entre chacune de ses inventions, qui s'enrichirait de ses futures créations, elle pouvait palper son adjuvante à la roue radiante, ressentir le contact avec ses lunettes (ses lunettes !!). En effet, depuis un petit moment la tête d'Adda était ornée d'une paire de lunettes d'un rouge fumé en flammes stylisées. Elle percevait aussi une autre chose, un amas magistral de ferrailles, des rouages, des câbles très lointains, elle ne voyait pas d'où elle pouvait le sentir cet automate oriflamme.

Quand elle reprit ses esprits, ses mains avaient cessé de brûler, elles tenaient une valise striée d'or, l'adjuvante à la roue radiante. Un pressentiment : elle allait bientôt devoir s'en servir... Elle percevait toujours cette connexion avec la valise, elle remarqua des petites lignes parcourir sa main et son bras vers la poignée de l'adjuvante. Puis une horrible intuition la submergea, comme si un raz-de-marée sombre l'avait emportée, un sentiment de fin s'empara d'elle, une sensation de mort, que tout allait s'arrêter la noya. Elle faillit être emportée par un flot d'éther, l'atmosphère avait changé quand la main d'Ella extirpa Adda de son engourdissement horrifiant. Mais le spectacle au réveil était tout aussi effroyable : sur le récif, un Fedamur, un monstre dégoulinant. Ses vrilles sombres laceraient l'air, ses globes oculaires iridescents de noirceur scrutaient la réalité. À l'envie de mort qui le dirigeait, il semblait tenter d'opposer une chansonnette fredonnée dans un vacarme de fin du monde, dans une autre langue intangible. Adda sentit Ella frissonner : les Fedamur, les créatures nourries d'éther et attirées par les *animés*, ceux ayant reçu la visite des Eidolons, la malédiction de Ink, en chair et en os, ou plutôt en encre, en nexus, on ne pouvait pas les tuer. Il y eut alors trois réactions de la part des convives. Les premiers fuirent hors de la pyramide, les autres restèrent interdits, cloués au sol par la peur ou par le rôle de la

créature aberrante. Olière faisait partie de ceux-là, et il ne resta bientôt plus qu'une misérable coquille grise de la neuvième Académicienne. Et enfin, Adda et Ella qui étaient dans un entre-deux. Ella aurait aimé s'attaquer à l'aberration mais elle craignait sans doute pour Adda. Pendant ce temps d'autres Docteurs se vidaient de leurs énergies et le petit serpent avait disparu. Les invités de la fête s'échouaient mollement sur le sol, renversaient les tables dans leur fuite ou dans leur chute, les morts, les inanimés étaient de plus en plus nombreux, le Fedamur gloussait plus encore, son rôle se rapprochait toujours plus du babelik, mais il gardait sa tessiture d'au-delà, un suintement noir et immonde.

Puis, soudain quand Adda réalisa que toutes ces personnes étaient en train de mourir sans doute par sa faute, à cause de sa révélation, que Ella risquait de mourir, un fulgurant rayon zébra la pièce, brisa le plafond de la pyramide et frappa de plein fouet l'immondice qui se désintégra instantanément. Aucune petite poussière ne resta flotter dans l'air signalant que la créature avait été. Elle n'était tout simplement plus là. On apercevait juste au loin, par-delà le ciel, un immense œil rouge mécanique, aux veines de câbles cuivrés, aux globes oculaires d'un or gris, à la pupille lanceuse de flammes. En se relevant, Adda s'aperçut qu'elle avait du mal à respirer, l'oxygène de l'air avait temporairement disparu, l'eau des verres s'était évaporée, et le verre lui-même avait fusionné en petite bille sur les murs et les tables qui n'étaient pas en combustion. Ella, tout comme Adda, n'en croyait pas ses yeux, tout était comme si le Fedamur n'était jamais apparu. Ella répétait en boucle que ce n'était pas possible, que ça ne pouvait pas être vrai, les Fedamurs ne mouraient pas, il était impossible de les détruire, seulement les repousser. Elle se retourna vers Adda avec un regard ahuri : « Comment as-tu fait ? » parvint-elle à articuler, et machinalement, sans réellement comprendre ce qu'elle racontait, Adda dit simplement : « l'hydrogène ? ».

Fin ?